

Pour non-liseurs

Volume 24, numéro 4 (142), juillet–août 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1982). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 24(4), 91–100.

Pour non-liseurs

FRANCOIS HÉBERT
RENÉ LAPIERRE
ROBERT MÉLANÇON
YVON RIVARD

Désirée Szucsany, *Le Violon*, roman, Editions Québec/Amérique, 1981, et *La Passe*, récits, Editions Quinze, 1981.

Je suppose que les lecteurs des maisons d'édition finissent par perdre la tête à force d'évaluer des manuscrits médiocres et qu'ils en arrivent par fatigue à laisser passer d'insondables niaiseries. Je ne vois pas d'autre façon d'expliquer la publication simultanée des deux livres de Désirée Szucsany. *Le Violon*, je vous mets au défi de le lire et de comprendre de quoi il retourne dans ce machin sans queue ni tête pompeusement étiqueté «roman». Cette prose, si cela se peut appeler ainsi, dose avec un malheur constant la confusion et la prétention, et mériterait quelques pages dans une anthologie de l'insignifiance. Le ton est donné dès la première phrase: «De tous les objets qui jonchent le dédale de ma tête, un coffre usé, un coffre immigré qui renferme un violon dont les ouïes balafrent les flancs». «Les ouïes» du violon, oui-da, «balafrent» ses «flancs», vous avez bien lu. Avis aux amateurs, on en trouve pour tout, il y a 130 pages de ce ton. Quant aux cinq «récits» rassemblés sous le titre *La Passe* (titre raccrocheur, doublé d'une couverture et d'une prière d'insérer racoleurs: et tout pour la vente!), leur brièveté limite les dégâts, mais ils sont bien de la même main, malhabile, dirait-on, par système. «Ecrire, c'est comme une hémorragie» (p. 33), dit Désirée Szucsany pour définir son «esthétique». Au moins, on aura été prévenu.

R.M.

* *
*

Il y a quelques recettes pour réussir un certain type de romans latino-américains, dont celle-ci qui consiste à donner à un personnage une longévité exceptionnelle, ce qui oblige le lecteur à lui reconnaître d'emblée une dimension légendaire. Ce procédé me plaît ou m'agace selon que le personnage se révèle ou non digne d'une telle survie. Autrement dit, il ne suffit pas que les horloges et les montres se détraquent ou s'arrêtent (autre version de la même recette) pour que le temps s'annexe un peu d'éternité. Ainsi je ne suis pas sûr que l'Argentin **Abel Posse** ait bien fait d'accorder au héros de *La Guerre au roi* (Editions Alta) trois siècles pour ruminer ses échecs. Peut-être que Lope de Aguirre, conquistador rebelle du XVI^{ème} siècle, qui a inspiré notamment Werner Herzog (*Aguirre ou la colère de Dieu*) et Miguel Otero Silva (*Lope de Aguirre, prince de la liberté*) ne «mérite» pas tous les efforts déployés pour le faire entrer dans la légende. En tout cas, il semble y résister encore plus farouchement qu'à Philippe II.

Y.R.

* *
*

C'est le temps des béatifications et pour ne pas être en reste, des littéraires s'organisent en sectes, contre l'establishment catholique romain. Les rockers invoqueront saint Lucien Francœur, les féministes sainte Nicole Brossard. Des herbes rouges brûlent pieusement dans l'encensoir des Frères Formalistes. D'autres prieront saint Paul Chamberland, enfant doré dans son athanon pour ses adeptes, patate au four selon des sectes rivales. Et Jeanne d'Arc a perdu sa crédibilité depuis que sainte Michèle Lalonde (avec un seul poème, ô miracle!) a repoussé les Anglais. Les pauvres de ville vouent un culte à saint Michel Tremblay et à sainte maman Plouffe, vierge et martyre ou presque, et les pauvres de campagne à sainte Antonine Maillet. Et les apprentis-sorciers à saint Jacques Renaud ($5 + 7 = 13$, $3 + 3 = 0$, etc.). Les vaches et les autos sont bien gar(d)ées. Mais la plus grande secte demeure l'Ordre des Hospitaliers, l'hôpital en question étant Saint-Jean-de-Dieu et son génie, **saint Emile Nelligan**. Encore un peu d'or vient d'être plaqué sur son auréole par un Trifluvien (*31 poèmes autographes*, Ecrits des Forges, 1982). «Ta parole nous

traverse», dit ce mystique, ce stigmatisé. Finie la culture: voici le temps des cultes. Les raisins de la prière. Moi, chaque soir avant de me masturber, je demande à Dieu: que T'avons-nous fait? Rien de bien grave, me répond-Il, c'est ça qui M'agace. Lors, j'ajuste mon cilice. Je prie saint Victor-Lévy Beaulieu, Job québécois, Sébastien de Montréal-Nord. J'invoque saint Léandre Bergeron, de la Congrégation de la Braoule Barbue (dite aussi de la Tuyère Percée). Oh when the saints / Come marching in...

F.H.

* *
*

Guide culturel du Québec, sous la direction de Lise Gauvin et Laurent Mailhot, Boréal Express, 1982.

Des ouvrages de référence sur la culture québécoise, on n'en manque pas depuis quelques années tant ils se sont multipliés: dictionnaires, répertoires, bibliographies, anthologies en tous genres, recueils d'essais panoramiques, on ne les compte plus et on pourrait croire le marché saturé. Il faut admettre que le goût de se tâter et de faire indéfiniment le bilan paraît la chose la mieux partagée au Québec. Même si ce genre d'ouvrage commence à me pomper, je ferais volontiers une exception pour ce *Guide culturel du Québec* que vient de mettre au point une petite équipe sous la direction de Lise Gauvin et de Laurent Mailhot. C'est un ouvrage qui a de rares qualités en son genre: il est complet (il ne traite pas exclusivement de littérature et d'arts plastiques, il fait place — modestement tout de même — aux anglophones, aux groupes ethniques et aux autochtones), il a renoncé à l'obligation destructrice de l'exhaustivité (il ne nomme pas tout le monde, en quoi il a, paraît-il, froissé pas mal de susceptibilités), il est critique (tous ces produits de chez nous ne sont pas toujours magnifiques, excellents, prodigieux), concis (les notices de trois lignes sur les écrivains remplacerait parfois avantageusement les tomes massifs du *Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec* et la collection de *Voix et Images*), précis (des faits, des chiffres, des dates, des références — cela change des essais de Fernand Dumont et de Marcel Rioux). Il est, pour faire bref, *utile et utilisable*. On n'a rien d'autre à demander à un

ouvrage de ce genre. Il n'est certes pas sans défauts, et je réussirais à lui trouver quelques petites bêtes noires si je l'épluchais à cette fin. Par exemple, la chronologie cite, c'est bien commode, les résultats de tous les recensements sauf ceux de 1971; c'est une vétille, mais un ouvrage de références vaut justement par l'accumulation systématique d'une masse de petits faits qui font sens *ensemble*. Mais il y a, me semble-t-il, très peu de ces petites bêtes noires et je n'ai aucune envie de m'épuiser à épouiller ce *Guide* qui mérite meilleur sort. Il est à ma connaissance le plus utile, et cela suffit. Essayez de trouver mieux pour voir.

R.M.

* *
*

Joyce Carol Oates, *Bellefleur*, Paris, Editions Stock, Nouveau Cabinet Cosmopolite, 1981, 759 pages.

Une fresque, apparemment. Sous le rapport de la quantité — côté cour, disons — un ouvrage colossal, étrange et imposant comme l'édifice même qui sert de cadre à l'histoire des Bellefleur (ce château à la fois sinistre et somptueux — une espèce de Neuschwanstein noir — bâti par Raphaël Bellefleur au siècle dernier); côté jardin, par contre, quelque chose d'assez décevant. Beaucoup de racines et assez peu de fruits, ou de légumes, selon ce que vous attendez d'un jardin. Joyce Carol Oates donne l'impression de s'être enfoncée *pour rien* (ou par pur amour de la démesure) dans cette histoire monumentale qui s'étale et qui se ramifie sans atteindre cependant la profondeur, la portée troublante de *Haute enfance* ou de *Eux*. Quelques passages y parviennent presque (notamment «La face de Dieu», dans le livre cinq) mais ils sont aussitôt repris par le tourbillon, le mouvement *trop ample* du texte, assez proche en somme de la saga. C'est à la mode, comme les choux. Mais ça fatigue, à la longue.

R.L.

* *
*

Adolfo Bioy Casarès, en se livrant à cette gérontologie à peine fictive qu'est son *Journal de la guerre au cochon* (Livre de poche), démonte une fois de plus ce mécanisme de l'oppression en vertu duquel la victime finit par épouser le point de vue du bourreau. Ainsi tous ces vieillards qui vivent traqués par les jeunes (chasse qui va de l'intimidation au meurtre) ont beau protester de leur innocence, ils en viennent à se condamner eux-mêmes: nous sommes égoïstes, conservateurs, radoteurs, etc. Lorsque la peur a atteint ce point de non-retour que constitue l'auto-accusation, la seule révolte possible consiste à vouloir choisir sa mort: «Supposons, dit l'un d'eux, qu'effectivement il y ait trop de vieillards inutiles. Pourquoi ne les mène-t-on pas dans un endroit décent où on les exterminerait par des moyens modernes?» Au moment où j'écris ces lignes, j'entends à la radio la voix d'un vieillard, dont j'oublie le nom, qui propose vaillamment au Québec une deuxième révolution tranquille. Après tout, l'homme n'est-il pas grand qu'à genoux?

Y.R.

* *
*

Marilu Mallet, *Les Compagnons de l'horloge pointeuse*, nouvelles, Montréal, Editions Québec / Amérique, 1981.

Peu d'auteurs de nouvelles n'ont pas touché au fantastique. La précision qu'exige le genre, par la nécessité dans laquelle il place de ramasser tout en quelques pages, y conduit peut-être inévitablement. C'est du moins ce qui arrive dans *les Compagnons de l'horloge pointeuse*. Parfois la matière même des récits détermine certes cette impression: emprisonnements et tortures lors du coup d'état du général Pinochet, que Marilu Mallet décrit avec une acuité de vision à la limite du tolérable parce qu'elle exclut toute surcharge. Même si les narrateurs de ces récits en sont aussi le plus souvent les acteurs, ils restent impassibles comme le voulait Flaubert, étrangement distants de l'atroce: sans juger ni discourir, ils dressent le procès-verbal exact de ce qui arrive, sans gommer son caractère chaotique, sans proposer d'explication ni d'interprétation pour ce qui défie

le sens. C'est, me semble-t-il, cette impassibilité, cette écriture blanche qui exclut tous les effets d'un pathétique facile auquel il eût été trop naturel de céder, qui fait la grande qualité de ces nouvelles et qui leur confère cette coloration que j'appelle fantastique faute de trouver un mot plus indiqué pour dire leur puissance de vision. Dans les textes de Marilu Mallet, les leçons d'anglais données aux immigrants de toutes provenances sur la rive sud de Montréal ne tiennent pas moins de l'hallucination que les séances de torture de Pinochet ou que les journées d'inactivité absolue des fonctionnaires du ministère de la culture d'Allende. Cette hallucination s'appelle réalité. Parce qu'elle l'impose à son lecteur quelle que soit la matière de son récit, Marilu Mallet, plus qu'un simple témoin, est un écrivain.

R.M.

* *
*

L'esprit humain a ses astres, comme le monde a le soleil, la lune, les étoiles. Les alchimistes travaillent la matière pour en extraire l'or, comme chacun cherche l'amour, la santé, voire la vie éternelle. On a enfin commencé de traduire le grand livre de **C.G. Jung**, *Mysterium conjunctionis* (tome 1, Albin Michel, 1980), dans lequel se déploie avec moins de tâtonnements et plus d'ampleur toute sa démarche visant à établir une science de la psyché. Ici la psychologie éclaire l'alchimie, mais aussi l'alchimie fonde la psychologie, moins sur la base fragile de l'étude de cas particuliers, que sur l'examen comparé des cultures et des religions. Nous sommes loin de Freud, et plus près d'Eliade et de Durand. Voici Jung atteignant enfin — presque — ses fameux archétypes, comme le scientifique découvrant — presque — le noyau de la matière, comme le poète entendant — presque — sa propre voix. Remarquable synthèse, ce livre pourrait contribuer à réconcilier Tradition et Modernité, pour peu que leurs tenants renoncent à leurs préjugés respectifs.

F.H.

* *
*

La lecture du dernier livre de **Michel Leiris**, *Le Ruban au cou d'Olympia* (Gallimard), m'inspire quelques réflexions que je vous propose comme autant d'éléments d'une définition possible de l'homme de lettres: 1. l'homme de lettres est un heureux mélange de lucidité et de complaisance, c'est-à-dire qu'il sait se dévoiler tout en restant secret; il y faut beaucoup d'art et surtout un grand vide — 2. l'élégance est sa grande qualité, comme l'indique si bien l'expression populaire «un rien l'habille»: ce ruban au cou d'Olympia (nue) est, vous l'avez deviné, une métaphore de l'entreprise artistique — 3. se donnant la vie par petites doses d'écriture il explore des mondes, descend aux enfers, mais revient toujours coucher à la maison — 4. visionnaire modeste, il confond le chatolement au vertige et s'abîme dans le velours — 5. un homme de lettres est toujours triste d'avoir si peu écrit de la vie intense et mystérieuse de l'homme de lettres.

Y.R.

* *
*

De **Isaac Bashevis Singer** j'avais déjà lu *le Magicien de Lublin*, au calme troublant, d'une émouvante profondeur dans sa simplicité. Je retrouve avec étonnement le même calme, la même sensualité pleine — presque mystique — dans *Ennemies* (Stock, «Cabinet cosmopolite») dont l'histoire se situe dans le New York juif des années 60-70. Le cadre a changé, mais le passage du paysage rural polonais du *Magicien* à l'environnement urbain d'*Ennemies* n'a modifié en rien — c'est remarquable — la «résistance» grave, la sobre constance du texte de Singer. La fibre est la même, le texte œuvre ici et là dans le même recueillement, se formule dans la même beauté, la même *dureté* de ce qui est beau, qui dérange, qui vous *prend*.

R.L.

* *
*

Thomas Bernhard, *L'Imitateur*, prose, traduit de l'allemand par Jean-Claude Hémerly, Paris, Gallimard, 1982.

Ces très brèves proses (il y en a 104 en 165 petites pages aérées) sont d'un Kafka assigné aux faits divers par un quotidien à grand tirage. Elles tiennent parfois de l'histoire drôle (un ensemble de musique ancienne connaît son plus grand triomphe, applaudissements à n'en plus finir, rappels à épuiser un répertoire, lors d'un concert donné dans une institution pour sourds-muets) mais on ne rit pas, de la chose vue, de l'anecdote étrange, du conte fantastique, de ces récits décousus par lesquels on tente de ramasser sa journée en rentrant chez soi le soir. L'in vraisemblable (qui arrive chaque jour) s'y mêle au vraisemblable (plus rare, si on y réfléchit bien, même s'il est prévisible), l'affabulation au reportage, ce qu'il est convenu d'appeler réalité à ce qu'il est convenu d'appeler fiction. Dans les meilleurs de ces récits le ton est distant, ironique comme celui, inimitable, des carnets de Lichtenberg:

Des années après la mort de notre mère, les P.T.T. lui distribuaient encore des lettres qui lui étaient adressées. Les P.T.T. refusaient d'admettre sa mort.

Thomas Bernhard n'échappe toutefois pas aux maniérismes qui sont la tentation et la facilité de récits aussi brefs: un recours trop appuyé aux effets morbides, des répétitions et l'abus des propositions subordonnées. On finit par prévoir cette phrase en quelque sorte standard, complexe jusqu'au labyrinthe, qui se replie sans fin en incises et en relatives. Et le narrateur se fait trop souvent, surtout dans le dernier tiers du recueil, le porte-parole vociférant des opinions politiques de Monsieur Bernhard; un Kafka propagandiste est une contradiction dans les termes.

R.M.

* *
*

Michel Morin, dans un article intitulé «La tentation totalitaire» (*Jonathan*, avril 1982), nous livre quelques propositions pour nous aider à mieux comprendre les Canadiens français de Montréal, *le reste du Québec*, avoue-t-il franchement, *lui étant*

étranger et, de plus, indifférent:

1. *Si la langue qui domine à Montréal est celle de la majorité de ses habitants, cette langue ne submerge ni n'abolit, ni n'assimile vraiment les autres. Elle les côtoie, se glisse en elles, les traverse, mais en même temps se laisse traverser par elles.*

Pourquoi diable vouloir régir par des lois des ébats aussi harmonieux?

2. *Un enfant n'est pas «tolérant», mais tout l'intéresse, il ne se refuse à rien. Les Canadiens français de Montréal, comme je l'ai pensé, sont ainsi. Ils sont un peu comme les personnages de Ducharme.*

Moi aussi, j'ai toujours beaucoup aimé les enfants, même ceux de Ducharme. Et on voudrait nous faire croire que nos voisins seraient capables d'exterminer tout un peuple d'enfants et de brûler les livres de Ducharme, même ceux qui ne sont pas encore traduits!

3. *Les «francophones» ne résistent à rien à Montréal, ils se laissent faire, ils aiment se laisser faire, ils se laissent attirer par tout (...) Les Canadiens français de Montréal ne résistent à rien, sont incapables de résister. Mais ils sont là. Rien n'y fait: ils sont toujours là.*

On aura reconnu ici les marques du célèbre koan canadien: j'y suis, j'y reste.

4. *Ils sont là, comme les plantes dans mon appartement: silencieusement, patiemment, ils persistent, ils persévèrent dans l'existence.*

Que tous ceux qui voudraient assimiler notre immortalité à celle des mauvaises herbes se le tiennent pour dit: nous ne poussons pas n'importe où (ni en province ni à Outremont) ni n'importe comment, mais dans certains appartements montréalais à l'ombre des bibliothèques où se languissent les enfants de Ducharme.

5. *Ducharme me fait penser à Kleist: une folle passion d'absolu, un absolu qui loge dans l'enfance et qui le conduit, après de longues errances à travers l'Allemagne, en quête d'une petite maisonnette tranquille et retirée, avec une femme à ses côtés, qui serait plutôt comme une sœur que comme une maîtresse, qui le conduit finalement à ce suicide au bord du lac de Wannsee.*

La tristesse est la beauté du destin de toutes ces plantes-enfants qui ont survécu à tout sans résister à quoi que ce soit jusqu'à ce

jour fatal où la persévérance dans l'être trouve dans la mort son ultime accomplissement.

Il faudrait tout citer de cet article tant il contient de lumières sur «la douleur de l'âme» et «l'intériorité blessée» de ces plantes qu'on pourrait aussi comparer aux Canadiens français de Montréal et que les intellectuels terrorisent faute d'avoir su trouver en Ducharme le secret des suicides réussis.

Y.R.